

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/276191037>

Une étape particulière de la carrière hooligan : la sortie temporaire du groupe

Article in *Déviance et Société* · January 2013

DOI: 10.3917/ds.371.0005

CITATION

1

READS

110

3 authors, including:



Dominique Bodin

Université Paris-Est Créteil Val de Marne - Uni...

151 PUBLICATIONS 120 CITATIONS

SEE PROFILE



Stéphane Héas

Université de Rennes 2

143 PUBLICATIONS 106 CITATIONS

SEE PROFILE

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Rare disease [View project](#)

Une étape particulière de la carrière hooligan : la sortie temporaire du groupe*

Bon à tirer le 25 janvier 2013.

Dominique Bodin
Sophie Javerlhac
Stéphane Héas

Université Européenne
 de Bretagne (Rennes 2)
 Laboratoire VIP&S [<http://www.sites.univ-rennes2.fr/violences-identites-politiques-sports/>]

Très souvent le hooliganisme est analysé à travers les facteurs de risques qui conditionnent son émergence ou sous l'angle de la construction des identités collectives. Aucune n'a pris en compte la question des carrières déviantes à long terme et la signification des comportements violents dans leur dimension diachronique, en s'intéressant à trois étapes particulières : l'intégration, la sortie et le retour dans le groupe hooligan. C'est à cette perspective que s'attache cet article en cherchant à comprendre, à partir de 7 entretiens sur 31 réalisés, comment interpréter les différentes phases d'une carrière hooligan ?

De nombreux travaux existent en matière de hooliganisme, ils portent pour l'essentiel sur l'émergence du phénomène (Mignon, 1993; Bodin, Robène, Héas, 2005), le fonctionnement des groupes violents (Clarcke, 1978; Bodin, 2003), les antagonismes intergroupes (Trivizas, 1980; Williams, 1991), l'influence des idéologies politiques dans les comportements violents (Clarcke, 1973; Jaccoud *et al.*, 2008) ou, encore, l'impact des législations sur le contrôle ou, à l'inverse, le développement du hooliganisme (Tsoukala, 1996; Bodin *et al.*, 2010). Cette focalisation sur les cultures et le fonctionnement des groupes s'explique par le fait que la plupart des chercheurs s'accordent à voir dans le hooliganisme une *dérive extrême du supportérisme* (Harrington, 1968; Ehrenberg, 1991; Bodin, Robène, Héas, 2004). Dans cette perspective, le hooliganisme est étudié sous l'angle des cultures intra groupales ou de l'acculturation antagoniste.

Étonnamment, alors même que l'angle de la carrière est fortement mobilisé dans la sociologie des professions (Becker, 2006), de la santé (Collinet, 2010), des pratiques culturelles et artistiques (Moulin, 1986; Le Quéau, 2007), de l'exclusion (Frétigné, 1999), de l'impact, sur le long terme, des formes de capital social sur les comportements déviants ou non (Sampson, Laub, 1993), peu de recherches se sont intéressées aux carrières déviantes des hooligans, si ce n'est à travers les écrits de journalistes (Broussard, 1990; Salas, 2003). Surtout, aucune n'a pris en compte la signification des comportements violents dans sa dimension diachronique, c'est-à-dire le fait de savoir si le sens et les finalités des comportements violents changent avec le temps, se modifient en raison du contexte social auquel

* Cette recherche a reçu le soutien financier de l'ANR-08-VULN-001-PRAS-GEVU.

les individus sont confrontés, évoluent en fonction des situations familiales, professionnelles ou sociales qu'ils vivent. Le maintien ou non des pratiques violentes, la prise de recul par rapport à elles avec l'avancée en âge, etc., sont ici analysés précisément. L'expérience hooligan prend alors une épaisseur tout autre à travers les multiples expériences vécues, que celles-ci soient privées, en lien avec la famille ou la compagne, ou publiques, concernant notamment le monde du travail, les relations aux collègues et à l'employeur. Dès lors, apparaissent différentes modulations et différents sens qui rendent intelligibles les logiques d'action, allant de l'adoption à l'abandon temporaire des comportements violents, de l'intégration à la sortie momentanée du groupe et s'articulent aux plans biographique et historique.

Dépasser le constat des violences observables pour comprendre intimement les comportements violents

Très souvent, pour ne pas dire trop souvent, le hooliganisme est appréhendé et caractérisé dans ses variantes à partir de son expression finale, la violence. Celle-ci peut revêtir différentes formes et investir divers modes d'affrontements : la violence physique ou la dégradation de biens pouvant être exercée soit entre groupes de supporters dans le stade, à proximité, voire parfois très loin de celui-ci, soit à l'encontre des forces de l'ordre, soit encore contre des passants sans rapport apparent avec le football ou même le supportérisme. Elle peut aussi conduire à la destruction de voitures, de vitrines, au « caillassage »¹ de bus ou à la détérioration de wagons, etc. Or, cette catégorisation du hooliganisme à partir de ses types de productions, pour objective qu'elle puisse sembler se révéler, n'indique en aucune façon la manière dont des individus, bien souvent ordinaires, en arrivent à commettre pareils actes. Il n'y a là qu'un constat amenant à considérer les violences sous le seul angle du passage à l'acte ou de la transgression réprimée de normes établies, ce qui revient à limiter leur acception à une définition sociologique traditionnelle du crime (Durkheim, 1895).

Comprendre le hooliganisme ne saurait se réduire au simple constat de faits qui, parfois d'une extrême violence physique, ne constituent que la surface visible du phénomène, éludant tout ou partie de ses mécanismes fondamentaux. Il apparaît indispensable de resituer les actes et les comportements des hooligans dans une dynamique historique et sociale pour tenter de les analyser en privilégiant une approche compréhensive qui tente d'articuler dynamiques collectives et trajectoires singulières en redonnant une place légitime à la complexité des expériences vécues par les acteurs. La question qui a structuré cette recherche était de savoir *Comment comprendre et interpréter les différentes phases d'une carrière hooligan : de l'adoption à l'abandon des comportements violents, de l'intégration à la sortie (éventuelle) du groupe ?*

¹ Une des actions favorites des supporters hooligans consiste à attendre l'arrivée des bus de supporters adverses, parfois très loin du stade au-dessus des ponts autoroutiers ou du périphérique (voie rapide qui ceinture Paris) par exemple, afin de les bombarder de projectiles en tous genres (cailloux, boulons, etc.).

Postulats de départ

Trois postulats ont conduit ce travail. Le premier est d'inscrire le hooliganisme dans la « dérive extrême du supportérisme ». Les violences sont généralement le fait d'un nombre limité de supporters rassemblés dans ce qu'il est convenu de dénommer le « noyau dur » du groupe. Ce noyau est composé essentiellement des leaders et d'individus présents à tous les matches de championnat, que ce soit à domicile ou en déplacement. Les groupes de supporters sont des entités extrêmement structurées, composées d'une masse de suiveurs, présents lors des matches à domicile et qui adhèrent au groupe pour l'ambiance, du noyau dur et des leaders (Bromberger, 1995). Les « leaders charismatiques » (Weber, 1919), désignés à ce statut par les autres membres du groupe, sont reconnus pour avoir « fait leurs preuves » et pour leur capacité à défendre les valeurs et la culture du groupe.

Penser que les hooligans sont des individus extérieurs aux groupes de supporters et étrangers au football qui ne viendraient que pour se battre revient à méconnaître l'influence des lois, règles et normes sur la transformation du hooliganisme. Le contrôle social mis en œuvre, loin d'avoir éradiqué les violences, les ont déplacées, parfois loin des stades, ont radicalisé le hooliganisme (il ne faut pas se faire prendre et agir vite), ont amené les individus violents à être « plus invisibles », « *Casuals* », à ne plus porter les couleurs de leurs groupes d'appartenance ce qui fait dire à certains journalistes ou dirigeants sportifs qu'ils sont « *Indépendants* »².

Le deuxième est de lire le hooliganisme à travers un processus d'acculturation et dans une logique de carrière. Si la violence est essentiellement le fait des noyaux durs des groupes de supporters, si les leaders sont des « leaders charismatiques », la violence constitue un élément intégrateur au groupe qui nécessite une acculturation progressive. Les comportements hooligans peuvent, dès lors, être lus comme tout comportement déviant ou délinquant sous l'angle des carrières (Becker, 1963; Cusson, 2005) : adhérer à un groupe, chercher à faire ses preuves, être reconnu par ses/ces actes, trouver du plaisir dans les actes déviants, vouloir renouveler l'expérience... en faire une carrière à long terme.

Le troisième est de s'intéresser spécifiquement aux hooligans plus âgés. Si la plupart des hooligans sont jeunes, leurs comportements s'inscrivant dans une *période de latence psychosociale* (Dubet, 1987, 158) qui valorise la violence, ce sont ici les hooligans les plus âgés (ils ont tous plus de 35 ans) et les plus anciens dans la carrière (parfois depuis plus de 15 ans) qui ont été interrogés. La focale n'est pas seulement mise sur l'entrée dans la carrière hooligan. Non que soient niés l'influence du groupe, les aspects culturels de la violence, les rapports de domination qui s'établissent entre les différents groupes, les logiques d'affirmations territoriales ou, encore, la cristallisation, dans la violence, des identités individuelles et collectives à travers un soutien inconditionnel et jusqu'au-boutiste à l'équipe et à la ville. Tous ces aspects sont particulièrement prégnants dans l'émergence du hooliganisme (Bodin *et al.*, 2010). Il s'agissait en effet d'ajouter à la question principale un certain nombre d'interrogations complémentaires : *Pourquoi sont-ils toujours hooligans ? Ont-ils durant une période quitté le groupe et le hooliganisme ? S'ils l'ont quitté pourquoi sont-ils revenus dans le groupe et ont-ils repris leurs activités violentes ?*

Plus précisément, il s'agissait de prendre en compte les différentes dynamiques sociales à l'œuvre dans les sorties du hooliganisme et, plus précisément ce que l'on pourrait

² Comme par exemple dans l'émission *66 minutes* diffusée le 17 décembre 2006 sur M6.

qualifier les « sorties temporaires » (Kazemian, Farrington, 2012, 68). Il s'agissait ainsi, de tenter de dépasser les voies habituelles qui, comme le souligne Mohammed, en matière de délinquance *sont exclusivement tournées vers l'identification des publics déviants et de leurs territoires considérés comme des groupes ou des lieux « à risque » à contenir et non des populations « à potentiel » à réinsérer* (2012a, 8).

Éléments de méthodologie

Il s'agit d'une enquête de hooliganisme « auto-révélee ». 7 entretiens ont été retenus sur un corpus de 31 hooligans interviewés afin de ne conserver que ceux qui avaient une carrière « longue » entrecoupée d'un abandon temporaire du hooliganisme. C'est donc une étape particulière du processus d'abandon qui est observée, ce que Mohammed nomme les *distanciations progressives par tâtonnement [...] autour de trois grandes phases repérables que nous avons appelées conscientisation, mobilisation et pérennisation* (2012b, 188). Accentuer l'éclairage sur la phase d'abandon temporaire du hooliganisme permet de mettre en exergue, d'une part, les difficultés liées à cette sortie et, d'autre part, les motifs de rechute, éludant les éléments qui permettent à certains de ne pas récidiver. Trois ont été condamnés dans le cadre de la loi Alliot-Marie. Tous sont membres des noyaux durs et 5 d'entre eux sont, ou ont été, leaders de leur groupe. Ils sont issus de milieux sociaux et professionnels variés. Les entretiens réalisés sont de type histoires de vie (Becker, 1986 ; Bertaux, 1997) et visaient à recueillir l'histoire vécue de/et par chacun, à retrouver les lignes de vie, à articuler les domaines d'existence et à voir s'il existait dans ces histoires singulières des récurrences et des homologies structurales (Demazière, Dubar, 1997).

Les extraits retranscrits mettent en évidence ces homologies et ont été choisis en fonction de leur pertinence mais aussi de l'appartenance des hooligans à différents groupes pour que ces homologies ne surreprésentent pas un trait culturel d'un groupe particulier. Les entretiens ont été réalisés chaque fois en dehors du local des supporters, de manière à éviter que les interviewés soient influencés par la présence de leurs pairs.

Il est impossible de nier les biais qui guettent ce travail. Le principal est bien évidemment la reconstruction *a posteriori* de sa vie par l'interviewé. *L'inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie sélectionnant en fonction d'une intention globale certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence* (Bourdieu, 1986, 69) est possible. Pas seulement pour minimiser leurs faits et gestes. Ceux-ci peuvent, en effet, être amoindris mais ils peuvent, tout aussi bien, être exagérés, l'objectif étant dans les deux cas de présenter une image qu'ils jugent positives. Cette reconstruction peut également être faussée par le temps, les impressions et les ressentis remplacer les faits. Pour pallier, autant que faire se peut ces biais, les propos recueillis ont été confrontés à d'autres sources : rapports de police, articles de journaux, analyse des fanzines de groupes, etc.

Nul besoin de dissimuler le sujet de l'enquête. Eux, comme nous, savions ce que faisait l'autre. Nous connaissions certains d'entre eux depuis très longtemps. Le questionnaire a, de ce fait pu être inversé, plaçant les violences au premier plan avant de revenir sur les trajectoires personnelles, familiales et professionnelles en tentant chaque fois de

les resituer dans ce processus intra et interpersonnel. Chaque anecdote était l'occasion de resituer la violence dans leur quotidien. À titre d'exemple, l'un d'entre eux racontant une bagarre mémorable contre des Stéphanois³ nous disait qu'il était revenu avec une arcade sourcilière éclatée, ses vêtements arrachés, plein de sang. Nous en profitions alors pour lui demander *mais comment as-tu expliqué cela à ton amie ou à tes parents ?, et quand tu étais au travail et que tu avais des marques, personne ne te demandait rien ?* Chaque relance était ainsi l'occasion de re-contextualiser leurs comportements violents dans leurs trajectoires de vie.

Les entretiens se sont poursuivis durant une année. Ils ont été complétés, auprès de chaque interviewé, par de nouveaux questionnements ou des demandes de précisions qui venaient enrichir leurs histoires personnelles. Les entretiens sont quasi non-directifs. Seuls, la phrase introductive, les étapes de la carrière et le principe des relances étaient fixés à l'avance et communs à l'ensemble des entretiens réalisés.

L'unique précaution concerne la notion de « hooliganisme » et l'étiquette même de « hooligan ». Peu reconnaissent être des hooligans quand bien même tous admettent être violents depuis très longtemps, avoir fréquemment participé à des affrontements ou que certains ont été condamnés.

Pour ces raisons, les entretiens commençaient chaque fois par une phrase introductive destinée à libérer leur parole : *j'aimerais que tu me dises comment et à quel moment tu as commencé à participer aux bagarres*. S'ensuivait alors, très souvent un long monologue dans lequel ils évoquaient leur entrée dans le supportérisme, leur groupe, le football, les résultats du club qu'ils soutiennent. Cette phase constituait chaque fois l'étape indispensable durant laquelle émergeaient nombre de renseignements personnels, mais également la personnalité ou encore la conception de la vie de l'interviewé que ce soit dans ou en dehors du supportérisme et du hooliganisme. Cette phase très longue, mais déterminante pour le recueil d'informations plus « intimes », n'est pas sans rappeler que *C'est la durée et non la technique, la sympathie et non l'habileté qui ont été les facteurs déterminants de réussite. C'est au bout d'une heure ou deux que le combat entre inhibition et exhibition se dénouait au profit des forces extraverties. L'entretien est réussi à partir du moment où la parole de l'interviewé est libérée des inhibitions et devient une communication* (Morin, 1984, 219-220).

Devenir hooligan

L'entrée dans un groupe de supporters

Tous, sans exception parlent de leur passion pour le football. Ils y ont joué, certains y jouent encore. Pour la plupart, cette passion est héritée de leur père qui les a inscrits très jeunes dans une école de football avant de les emmener au stade pour entretenir cette ferveur et partager un moment entre « hommes ». D'autres sont venus au stade avec les parents de leurs camarades. Leur carrière de supporters est longue. Elle a souvent débuté vers l'âge de six ou sept ans.

À l'adolescence, les plus enthousiastes s'éloignent de l'entourage même de leurs parents avant, pendant et après les matches pour vivre différemment leur passion : plus fusionnelle

³ Nom des supporters de l'AS Saint-Étienne.

et plus festive avec des camarades, loin du regard, des contraintes et du contrôle parental. Ils passent ainsi de l'ambiance sage des tribunes ou des quarts de virages aux zones occupées par les groupes de supporters qui chantent et encouragent leur équipe tout autant qu'ils conspuent l'équipe et les supporters adverses dans un charivari bruyant, coloré et fort en expressions et émotions partagées. Ce moment constitue une étape cruciale dans leur vie. Celle de la rupture avec les parents et de la construction d'une identité individuelle qui va puiser, en partie du moins, des ressources dans l'identité collective du groupe de supporters. A. (42 ans) évoque ainsi son arrivée dans le groupe :

Au début je venais avec mon père au match et puis je voyais le virage, c'étaient que des jeunes, c'était la fête, ils chantaient, ils chahutaient, ils étaient ensemble, alors dès que j'ai pu, j'y suis allé avec des copains, on était entre nous, sans parents, c'était formidable.

Formidable et avec peu de limites, si ce n'est celles fixées par la bienséance en espace public, et surtout celles fixées par les groupes eux-mêmes, fortement hiérarchisés et organisés (Roumestan, 1998). Le plus souvent, ils font de la violence une activité normale du groupe, tout à la fois résultat de la concurrence intergroupes, de la recherche hégémonique dans les stades, des rapports de force, de la provocation et des logiques de vendetta qui tous se sont construits au fil des ans.

D'autres enquêtés ont un itinéraire très différent. L'entrée dans un groupe se fait plus tard, vers l'âge de vingt ans, comme une parenthèse festive qui prolonge les relations amicales tissées ailleurs. Leur profil est pourtant le même. Ils jouaient au football et aimaient eux aussi ce sport depuis très longtemps :

Pour moi, venir au stade c'est venu très tard. En fait, je suis issu d'une famille très modeste. Mon père était ouvrier, ma mère ne travaillait pas. Venir au stade alors qu'on habitait à quarante kilomètres de Marseille c'était pas envisageable. J'en avais envie pourtant. Je me rappelle quand j'étais minot. C'est plus tard avec des potes que je suis venu. Je devais avoir dix-neuf ans. C'était la grande épopée, c'était les années 93 (R., 37 ans).

Quel que soit leur âge, l'ambiance, la fête, le soutien à l'équipe sont le plus souvent évoqués. Tous sauf un, déclarent n'avoir à l'époque aucune conscience réelle des violences qui pouvaient exister ou des bagarres qui pouvaient survenir dans les déplacements ou dans les rues avoisinantes :

J'en avais bien vu des fois qui se battaient mais bon... non, je ne faisais pas vraiment de relation (J., 43 ans).

Quand je suis rentré dans le groupe, à aucun moment j'y suis rentré pour me battre, pour la violence tout ça... non, non... j'y pensais même pas... ouais, c'est un truc... qui me venait pas quoi... je venais là avec des amis pour supporter l'équipe et rigoler quoi (H., 36 ans).

À entendre les enquêtés, l'entrée dans la carrière violente peut donc tout à fait ne pas être conscientisée, encore moins préméditée. L'amitié festive constitue le fer de lance de

cette entame de carrière, loin très loin d'une profession de foi en faveur d'une violence exercée dans le cadre sportif.

Une première expérience de la violence : entre hasard et programmation

Pour beaucoup de supporters, si la festivité entourant l'amour du football et plus précisément le soutien d'une équipe est le vecteur de l'adhésion au groupe, la violence est découverte à travers une « expérience inaugurale » (Becker, 1986). L'un d'eux la décrit ainsi :

Moi je n'avais jamais été confronté à la violence. Bon, au bout d'un moment dans le groupe quand t'es au local tout le monde en parle. Des bagarres qui ont eu lieu mais aussi du prochain déplacement et des problèmes qu'il peut y avoir. Si t'es pas dans le secret, tu ne sais rien d'autre... Faut être dans le premier cercle pour vraiment savoir... Moi ça faisait déjà deux ans que je venais au stade et j'avais jamais rien vu... bon enfin si des fois... des petites escarmouches mais rien de bien méchant... Et là cette fois-là on devait aller à Lyon... Bon quand on est arrivé... Ce que je te dis là c'était le milieu des années 1990 c'était pas comme aujourd'hui hein... quand on est arrivé y avait pas de policiers... les Bad Gones⁴ ils nous attendaient... et là en un instant j'ai vu ce que c'était... en un instant... les vitres des bus sont tombées... les mecs ils ont sorti des matraques télescopiques des hampes, ils ont mis leurs ceintures autour de leurs poings et en avant... j'ai fait comme eux... tu ne réfléchis pas vraiment... t'as pas le temps... t'es pris comme ça... entre la peur et l'excitation... je sais pas t'expliquer c'est comme ça... c'est... bref... tu tapes avant de te faire taper... (D., 43 ans).

Dans cette première phase, constitutive de la « carrière hooligan », la violence n'est pas recherchée. Les jeunes supporters en font l'apprentissage à travers, notamment, la dangerosité des déplacements. Moins nombreux en déplacement, parfois en petits groupes, quelquefois sans réelle mesure policière si ce n'est à proximité des stades, ils sont attendus de pied ferme par les supporters adverses. À la suite de provocations, dans le cadre d'une vengeance, voire d'une véritable vendetta, le souhait de venger l'affront ou de sortir grandis par la violence et la victoire sur l'autre groupe conduit aux affrontements. Cette première expérience n'a pas de sens pour la plupart d'entre eux. Ils ne sont pas venus au stade pour se battre mais pour encourager leur équipe. Ils sont confrontés à la violence et n'ont d'autres choix que faire face ou fuir. Faire face par instinct de préservation ou par mimétisme dans l'émotion suscitée (Girard, 1972) et continuer à appartenir au groupe ou fuir et n'être plus rien aux yeux des autres et donc être exclus du groupe. Ont-ils vraiment le choix ? Tout se joue dans un temps très bref. Ils sont venus en groupe et font face aux autres supporters.

Rares sont ceux qui viennent, dès la première fois, délibérément pour se battre. Ceux-là viennent au stade, conscients du rôle qu'ils vont y jouer même si leur passion pour le football est bien réelle :

⁴ Groupe de supporters lyonnais.

J'ai toujours aimé le foot et l'OM... mais bon... moi très tôt je suis rentré dans des groupes politisés... pas dans le foot... hein... non... bon comment te dire... à cette époque je faisais partie d'un groupe de skins... on traînait et on se faisait des étrangers quoi... bon c'est pas forcément une époque dont je suis fier aujourd'hui mais... et un jour c'est un pote à moi qui m'a dit: « tu veux pas venir au stade parce que là on va recevoir ceux de Saint-Étienne et on a un vieux contentieux on a besoin de mecs qui ont pas peur? »... c'est comme ça que je suis rentré dans le groupe et c'est comme ça que j'ai commencé ma « carrière » entre guillemets... bon ce jour-là on leur en a mis une... tu peux pas imaginer (T., 37 ans).

Cet extrait d'entretien présente un second mode d'entrée dans le supportérisme, par la violence, et, dans le même temps montre que celle-ci fait partie intégrante de l'activité du supporter, tout à la fois intégrée et intégrative mais également programmée comme un temps supplémentaire qui accompagne la rencontre de football.

Construire une identité individuelle à travers la violence

Intégrante et intégrative car la violence permet la reconnaissance par les anciens. En se battant, en faisant front avec eux, en défendant l'honneur du groupe, les nouveaux sont reconnus et acceptés. D. poursuit ainsi le récit de cette première fois :

En fait, ce jour-là, tout est allé très vite... bon crois pas que ça dure quoi... cinq minutes même pas... dès qu'on a entendu les sirènes tout le monde s'est séparé... Mais bon à ce moment-là t'as un ancien qui est venu vers moi, il m'a rien dit... il m'a simplement tapé sur l'épaule et m'a fait un clin d'œil comme pour me dire « bravo... bien joué ». Ce jour-là on peut pas dire que j'ai été intégré... les anciens... ils ont reconnu en moi un nouveau capable de défendre le groupe et ses valeurs... j'ai pas été intégré... Ça, c'est venu plus tard... je dirais qu'ils m'ont reconnu et accepté... alors qu'avant je venais au stade avec les copains et personne ne faisait attention à moi... là tout d'un coup si... j'existais vraiment.

Si la violence fait partie intégrale de l'activité du groupe, même si elle n'en constitue pas l'activité essentielle, elle est également une partie intégrative. Un groupe de supporters est une communauté qui possède un langage, des codes, des signes de reconnaissance, des valeurs, une culture... Plus le groupe est déviant, plus il est difficile de connaître son organisation ou son activité réelle. Lorsque D. déclare *Si t'es pas dans le secret tu ne sais rien d'autre... Faut être dans le premier cercle pour vraiment savoir...*, il ne fait qu'affirmer la hiérarchie qui existe au sein de ces groupes. De l'extérieur, certaines choses sont visibles telle la position qu'occupe dans le virage les leaders et les membres du « noyau dur » (le premier cercle, ceux qui soutiennent depuis longtemps l'équipe, ceux qui sont présents à tous les matches à domicile ou en déplacement, ceux également qui ont fait leurs preuves et qui ont accédé par leur activité et par la violence à ce statut); est repérable également la différence entre les leaders, le noyau dur et les « suiveurs », entre ceux qui dirigent et que personne ne conteste, leaders weberiens au fort pouvoir de persuasion au sein d'une foule compacte de supporters (Lebon, 1895), ceux qui ont fait leur preuve

et démontrent la puissance du groupe aux yeux des autres groupes et ceux, enfin, qui participent à l'activité du groupe (*tifos*⁵ et chants) et représentent la masse. À titre d'exemple, les South Winners marseillais, l'un des groupes les plus importants de France, possède environ 6 000 membres dont 500 dans le noyau dur.

Si la violence permet de trouver sa place dans le groupe, de passer du rang d'anonyme à celui de membre reconnu, elle participe à construire l'identité collective du groupe (être nombreux, forts, ne reculant jamais, voire invincibles), tout autant qu'elle permet à ces jeunes de construire une identité individuelle valorisante (je suis capable de) et valorisée (aux yeux des autres). À travers la violence se fondent les identités de ces jeunes supporters sur un modèle ternaire : pour soi, pour autrui et sous le jugement d'autrui (Heinich, 1999).

Exister par la violence : « renouveler l'expérience »

Pour Becker (1963, 53 et *passim*) la carrière déviante commence après la première expérience qui, jugée « agréable⁶ » donne envie de la renouveler. Cet apprentissage se fait au contact des autres au cours d'interactions nombreuses et variées qui les amènent au contact de hooligans plus expérimentés, à considérer ces expériences comme agréables, à les renouveler, par jeu, par goût ou par provocation au point d'en faire un style de vie à long terme.

Comment dire... la première fois que j'ai participé à un fight⁷... c'était vraiment la première fois... c'était excitant et terrifiant en même temps... mais on a bien ri avec les autres... et après tu le racontes aux autres... ils t'envient... tu trouves ça bien... et puis si l'occasion se représente tu refais... c'est moins un terrain inconnu... tu sais ce qui t'attend... mais ce moment où tu prends un pète d'adrénaline... je sais pas comment t'expliquer... mais bon t'as envie de recommencer quoi... même si tu te rends compte que t'as mis un pain à un autre... je sais pas, c'est un peu comme un jeu... puis comme une drogue... tu recommences quoi... (F., 38 ans).

Un basculement s'opère entre le violent occasionnel, qui peut réagir à un danger, défendre le groupe ou ses emblèmes lorsqu'il est agressé et le violent à long terme, c'est-à-dire celui qui devient réellement un hooligan. Ce dernier ne réagit plus aux dangers qui le menacent. La violence dont il fait preuve n'est plus seulement réactive. Elle est réfléchie, consciente et construite. Le hooligan qui vient au stade aime le football, son club, son groupe, mais non seulement il n'exclut pas l'idée de violence, mais il la considère comme un moyen supplémentaire, peut-être même le moyen le plus efficace, de supporter son équipe, d'acquérir une reconnaissance et, plus simplement d'asseoir son identité.

⁵ Spectacle organisé dans le stade par les supporters à l'aide de bâche ou de papiers qui dessinent un symbole, un visage, un emblème ou adresse un message à l'attention des dirigeants ou des joueurs.

⁶ La force de persuasion du groupe est ici essentielle pour caractériser dans des termes positifs des comportements, des sensations, qui peuvent ne pas l'être tout à fait et de prime abord pour le néophyte.

⁷ Affrontement entre supporters.

Il y a un moment dans le groupe ou t'es reconnu par les autres pour ce que tu as fait et là t'en prends conscience quoi! Les autres ils te respectent pour ce que tu as fait chaque fois qu'il y a eu une bagarre. Ça te fout le frisson quoi! Et autant te dire que t'as envie que ça continue (A., 42 ans).

Après c'est plus pareil... avant tu faisais partie du groupe... tu faisais partie des meubles quoi... après t'es au plus près... t'es dans le cercle... les autres ils te respectent... tout ça... Ça se fait pas vite... il faut encore que t'ais fait tes preuves et que t'ais montré pendant un moment qu'ils pouvaient compter sur toi (D., 43 ans).

L'intégration au noyau dur: la phase ultime de l'entrée «en» hooliganisme

Cette reconnaissance s'acquiert implicitement, en faisant ses preuves, et explicitement par l'intégration au noyau dur du groupe. Dans ce processus, la reconnaissance implicite est essentielle, elle précède l'intégration au noyau dur qui ne constitue que l'officialisation de la reconnaissance des «compétences» acquises et des valeurs reconnues par ceux qui le composent déjà. Être membre du noyau dur c'est avoir fait ses preuves par son activité de supporter mais aussi par la violence. Par l'intégration au noyau dur on accède à un nouveau statut, à une nouvelle place dans le groupe hiérarchiquement tout d'abord, géographiquement ensuite. Très souvent les membres du noyau dur se situent au centre du groupe, visuellement, enfin, en portant des insignes particuliers, parfois difficilement reconnaissables des non-initiés, voire même dissimulés.

Cette intégration se fait, dans la plupart des groupes, avec des rites qui ne sont pas sans rappeler ceux des sociétés secrètes (Simmel, 1908). Les rites initiatiques et la symbolique qui accompagnent l'intégration renforcent le sentiment d'appartenance, la cohésion au groupe, le sentiment de reconnaissance, mais engage, également, durablement l'individu dans la déviance par le secret imposé, le sentiment d'appartenir à un cercle d'initiés et l'apprentissage de nouveaux comportements déviants. Ces rituels sont accompagnés par la remise d'insignes, de vêtements ou d'emblèmes qu'il faudra à certains moments exhiber, ou pas, en fonction du contexte et des personnes côtoyées. Tous parlent de ce moment comme un événement particulier qui a changé leur vie mais aussi la finalité qu'ils accordaient au supportérisme, à leur adhésion propre, singulière, au supportérisme.

Le jour où j'ai reçu le bombers c'était... comment je dirais... j'étais quelqu'un d'autre quoi... quelqu'un de reconnu... quelqu'un à qui on faisait confiance... et puis j'étais récompensé quoi... ça faisait longtemps que j'étais là... que j'étais toujours là, que l'équipe soit en tête ou pas, qu'elle gagne ou pas, au stade ou en déplacement, pour les tifos ou la bagarre... j'étais là tout le temps quoi... Mais ça donne encore envie de continuer encore plus (R., 39 ans).

Quand j'ai été reçu dans le noyau dur... je me suis senti reconnu... mais aussi j'avais de nouvelles responsabilités. J'étais là au milieu du groupe et fallait que je le défende quoi... même mieux qu'avant... Ça va te choquer peut-être ce que je vais te dire... mais moi c'est vraiment ce jour-là que je suis devenu hooligan. J'emploie ce mot-là pour toi

hein... parce que le mot... mais là j'avais la responsabilité de l'honneur du groupe et puis j'étais arrivé à quelque chose... j'avais gravi les échelons... j'avais réussi (J., 43 ans).

Les rituels initiatiques opèrent un basculement. En prenant conscience de la reconnaissance et du statut qu'ils acquièrent, les supporters se sentent investis de responsabilités, non pas nouvelles, mais supplémentaires, défendre le groupe et assurer sa suprématie, coûte que coûte, n'est plus considéré comme une activité normale de tout supporter mais une responsabilité essentielle liée à leur nouveau statut. Cette transformation s'accompagne d'une envie de continuer à prouver aux anciens qu'ils ont eu raison de les intégrer tout autant que le fait, pour certains, de vouloir continuer à gravir les échelons, voire à devenir le ou les leaders du groupe.

Vouloir devenir hooligan entre être et paraître : la crise des identités

En filigrane de la « carrière hooligan » qui s'amorce, se devinent les questions d'identité, de reconnaissance, de visibilité, le fait d'être accepté par le groupe et à quel niveau. Ceux qui entrent dans la « carrière hooligan » ont pour point commun le besoin d'être reconnu.

En fait moi le groupe, la violence, ça a donné un sens à ma vie. Pour la première fois j'avais l'impression de représenter quelque chose. Je suis issu d'une famille modeste. Pas malheureux mais modeste... j'avais trois frères et sœurs, je suis l'avant-dernier... contrairement à mes frères et sœurs... j'étais pas très bon à l'école... en plus je cumulais... moins j'étais bon, plus les profs m'engueulaient, moins je travaillais... Je peux pas dire que j'étais malheureux étant minot mais en fait j'étais... comment te dire... j'étais transparent... je crois que mon père il en avait marre... de moi... il en avait marre tout simplement... il savait pas quoi faire de moi... j'étais pas rejeté... on peut pas dire cela... j'avais l'impression de ne pas exister c'est tout... jamais je l'ai entendu me dire « c'est bien »... remarque... bon il avait pas l'occasion de me dire « c'est bien »... (rires)» (H., 36 ans).

Trouver sa place dans la société, exister au regard de son père ou, plus simplement, aux yeux des autres marque pour chacun des hooligans interviewés une des raisons essentielles à ce choix de trajectoire, si ce n'est ce choix de vie. Devenir hooligan ou supporter n'a jamais été un objectif *ex ante*. Il est devenu au fil du temps un moyen d'exister et d'accéder à ce qui leur était jus qu'alors dénié : la reconnaissance d'une valeur individuelle.

C'est un peu dur ce que tu me demandes... mais je crois que quand j'ai lu dans les yeux de ceux de mon groupe la reconnaissance... j'y ai souvent pensé depuis... en fait... c'est probablement ce que j'aurais aimé avoir chez moi... c'est ce que j'aurais aimé lire dans le regard de mes parents (A., 42 ans).

A. n'est pas, pour sa part, issu d'une famille modeste. Son père était médecin, sa mère professeur. Il dirige aujourd'hui une entreprise avec son frère. Il a, cependant, le sentiment que ses parents n'ont jamais eu de temps pour lui :

Ma mère avait son travail de prof et puis elle était engagée dans plein d'associations. Mon père lui il n'était jamais là. On ne manquait de rien à la maison si ce n'est de temps et d'amour. Plus jeune, j'avais l'impression que mon père ne nous aimait pas. Non, il travaillait tout simplement. Ma mère, j'avais le sentiment qu'elle s'occupait plus des autres que de nous (A., 42 ans).

Le fait d'exister dans, et par, la violence, *a contrario* d'une reconnaissance déniée dans la famille s'avère plus délicate, encore, lorsque T. parle de son enfance :

Chez moi c'était marche ou crève. Je bossais pas à l'école alors je ramassais. C'était comme ça j'ai été élevé à coups de pied au cul. Bon, ça n'a rien changé. J'ai été viré plusieurs fois de l'école. J'ai travaillé tôt. L'école ne voulait plus de moi. Mon père il ne me supportait plus. Il m'a foutu dehors très tôt je devais avoir 17 ans à peine. C'est comme ça, en zonant que j'ai rencontré les skins... On était contre tout, les politiques, les Arabes, les étrangers, tout. Ce qui nous arrivait c'était la faute des autres qui étaient là chez nous... et petit à petit tu... bon... Je crois que ce qui m'a rendu comme ça contre tout c'est la relation que j'avais avec mon père... j'aurais bien aimé un jour, une fois qu'il se comporte comme un père... je vais pas te dire que je suis devenu hooligan à cause de lui... enfin si... si... si quelque part je pense... je ne sais pas si c'est de la vengeance... pour l'emmerder... ou pour lui prouver que je pouvais faire quelque chose... mais si probablement que... c'est ce qui m'a poussé quoi (T., 37 ans).

Le supportérisme et la violence représentent pour eux une échappatoire à l'exclusion et à la disqualification sociales (Paugam, 1991, 1996) et parfois une disqualification familiale, vécues et ressenties depuis de nombreuses années. L'extrême violence dont peuvent faire preuve certains de ces hooligans leur octroie une reconnaissance sociale et leur permet, comme le suggèrent Van Limbergen *et al.* (1992), de construire une identité, certes monstrueuse, mais préférable à leurs yeux, à l'indifférence ou au rejet familial et à la négation sociale subie. Il n'y a pas d'excuses à leurs actes. Ils n'en cherchent d'ailleurs pas. Il ne s'agit pas non plus de *techniques de neutralisation* (Sykes, Matza, 1957) qui leur permettraient de légitimer leurs vécus malgré le recours à des actes que leur morale et leur éducation réprouvent parfois.

Quitter le hooliganisme

Dans ce rapport entre normalité et déviance se joue principalement la sortie du hooliganisme. Tous les enquêtés analysés ici ont abandonné les comportements violents, le groupe, leur équipe à un moment de leur vie avant de revenir au stade et recommencer. Au-delà du fonctionnement du hooliganisme qui a été, comme énoncé en introduction, largement étudié dans sa dimension culturelle, interrogeons à présent plus précisément les processus de sortie et de retour du hooliganisme.

L'âge de raison ? !

L'âge joue un rôle très important dans le fait d'abandonner les comportements violents. C'est cependant moins l'âge, en tant que « date de péremption », que le sentiment de vieillir et de ne plus tout à fait partager les mêmes valeurs avec les nouveaux, qui sert de moteur au changement.

J'ai quitté le groupe je devais avoir 27 ? Oui... 27 c'est ça ! Je ne suis plus revenu au stade pendant 5 ans ! Rien, j'ai pas vu un copain pendant ce temps-là... rien. J'en avais marre. Cela faisait un bout hein que je traînais dans les stades. Ça faisait dix ans déjà que j'allais partout en France, en Europe que je consacrais tout mon temps au groupe... J'en avais aussi un peu marre des embrouilles et tout ça (F., 38 ans).

La baston ça va un temps... t'es avec les potes tu rigoles bien... mais tu te rends compte qu'il y a pas que cela dans la vie non plus... je devais avoir 28 ans quand j'ai arrêté... ça a duré un moment car je ne suis revenu au stade qu'il y a deux ans (H., 36 ans).

Alors que le hooliganisme constituait une aventure au sortir de l'adolescence qui permettait la construction des identités individuelles, il perd de l'importance avec le recul et en prenant de l'âge.

Arrive un moment où tu te dis « j'ai fait des trucs plus jeunes je ne sais pas si je les referais aujourd'hui ». Je te dis ça alors que tu sais très bien que je suis revenu dans le groupe... j'ai recommencé... mais en fait quand j'étais plus jeune avec les autres on était inconscients, on était sans limites quoi... Aujourd'hui c'est différent... c'est pas pareil... on est violent, c'est sûr, faut pas venir nous chauffer mais je dirais que l'on est plus calculateurs... Quand j'ai arrêté, je crois que c'est ça qui m'a poussé parce que je me suis rendu compte qu'on pouvait pas faire n'importe quoi et puis je voyais les plus jeunes « no limits » et ça m'a interpellé quoi (R., 39 ans).

La distance prise avec ces actes violents devient un étalon pour mesurer l'écart avec le reste des comportements usuels, normaux. Les actes de jeunesse se teintent progressivement de négatif ou du moins, perdent progressivement de leur valeur. Les priorités se déplacent avec le couple, voire la famille, qui se construit. L'activité professionnelle prend aussi une place plus importante et relativise les adhésions au club sportif, aux « couleurs ».

Un événement déclencheur

Dans cette prise de conscience qui les fait s'interroger sur eux-mêmes, sur leurs actes, tel un retour sur l'expérience, tous parlent d'un événement déclencheur, sorte de rupture qui, à un moment donné, les a amenés à s'interroger sur ce qu'ils faisaient et qui les a conduits à changer de vie.

Je peux te dire très précisément ce qui m'a amené à arrêter. C'était en 98, l'affaire du Gendarme Nivel. Tu sais le gendarme qui s'est fait tabasser par des hools allemands

pendant la Coupe du Monde. Quand j'ai vu le mec à la télé, moi ça a été comme un électrochoc. Je me suis imaginé à la place des hools parce que quelques semaines plus tôt je m'étais acharné sur un mec comme ça et si les mecs du groupe ils étaient pas intervenus... je sais pas... alors ouais, ça a déclenché chez moi une peur de moi (J., 43 ans).

Tous n'ont cependant pas conscience de la dangerosité de leurs actes. Alors, que la plupart des reportages télévisuels mettent en scène des individus qui, se vantant d'être des *Indépendants*, parlent de *fights* réglés et codifiés, la réalité des affrontements est tout autre. Les règles n'existent pas. Pas plus que les bagarres à nombre égal, le fait de ne pas frapper quelqu'un à terre, de ne pas s'en prendre à une femme ou de n'agresser que les supporters ou hooligans adverses. L'affaire Taton⁸ ou l'affaire Quemener⁹ en sont des exemples parmi d'autres.

Cet événement déclencheur peut avoir d'autres origines. D. évoque ainsi son couple et le rôle que sa compagne de l'époque avait joué alors.

Quand j'ai arrêté j'étais un peu fatigué de tous ces déplacements et ce qui arrivait chaque fois mais il y a eu un tournant. J'ai toujours eu des copines mais plutôt comme ça le coup d'un jour quoi. Mais j'ai rencontré une femme dont je suis tombé raide dingue. Elle m'a pas demandé de choisir... jamais... je crois que je l'aurais pas accepté de toute façon mais j'avais tout simplement envie d'autre chose... de me ranger quoi... de passer du temps avec elle et plus au stade... et puis c'est pas facile quand t'es en couple de partir 2 jours et de rentrer amoché et d'expliquer tout cela... j'avais envie d'une autre vie (D., 43 ans).

Le hooliganisme s'inscrit dans un espace-temps entre amis à travers une passion communément partagée et des comportements violents qui relèvent autant de la monstruosité que du jeu à un âge où la construction des identités passe par le franchissement des interdits tout autant que dans la capacité à repousser ses limites, à franchir les interdits, voire à adopter des comportements à risques qui donnent un sens à la vie (Le Breton, 2003). Les risques peuvent également servir d'événements déclencheurs.

Il y a eu une fois je me suis fait une grosse frayeur... la frayeur de ma vie... là j'ai cru que j'allais y passer. J'étais poursuivi par 7/8 Parisiens... j'étais seul... je me suis retrouvé acculé... le miracle... sauvé par le camion des poubelles qui passait... je me suis dit là faut que t'arrêtes ça devient trop dangereux... bon tu peux pas le dire aux autres que t'as flippé comme un malade... que tu peux plus... tu leur dis pas... mais ça m'a fait arrêter, pas longtemps mais ça m'a fait arrêter (A., 42 ans).

⁸ Supporter toulousain tué par des hooligans serbes en septembre 2009 dans les rues de Belgrade.

⁹ En novembre 2006 ce jeune supporter qui poursuivait avec une vingtaine de ses homologues des *Boulogne Boys* (groupe de supporters), un supporter du club israélien de l'Hapoël Tel-Aviv est tué d'une balle en plein cœur, par ricochet, tirée par un policier qui tentait de s'interposer.

L'adrénaline ressentie au cours des affrontements, la violence considérée par tous comme un jeu devient une réalité dès lors qu'ils ne sont plus en position dominante et qu'ils peuvent en être les victimes. Ce renversement leur fait prendre brutalement conscience de leurs actes et des risques qu'eux-mêmes encourent, et des répercussions qu'ils ne manqueraient pas d'avoir sur leur vie (conjugale, professionnelle). Ce discours est singulier. Un seul l'a tenu, ce qui ne veut pas dire qu'il soit le seul à avoir ressenti cette peur. Mais en parler relève de l'impensable dans ce milieu supporter. Avoir peur et le dire aux autres c'est la certitude d'être exclu car la force du groupe tient à sa cohésion, au fait de savoir que chacun peut compter sur les autres, que tout le monde fera front devant l'ennemi.

Le dernier argument évoqué pour expliquer l'arrêt du hooliganisme est le travail. Cet argument revient de différentes manières :

Y a le fait aussi qu'à un moment faut que tu fasses un choix. T'as fini de traîner avec les copains, d'aller au stade, de passer tout ton temps... Tu rentres dans la vie active quoi... tu travailles, t'as des obligations... petit à petit tu quittes le groupe parce que tu peux plus venir aussi souvent... c'est plus pareil quoi (R., 39 ans).

Moi une fois je suis allé au bureau un mardi avec l'oreille comme un chou-fleur, un œil au beurre noir... bon imagine, je travaille dans une banque... c'était pas possible quoi (H., 36 ans).

Aussi en même temps c'est un... je sais pas... t'as ton couple... ton travail... les copains... le stade tout ça c'est plus si important que ça (D., 43 ans).

Comme le suggère Galland *en prenant de l'âge, les jeunes adoptent progressivement les rôles et les statuts adultes* (1998, 28). En prenant du recul sur leurs faits et gestes, en relativisant l'importance des antagonismes intergroupes, en prenant conscience de la dangerosité des affrontements, en s'insérant socialement et professionnellement, ils construisent, peu à peu, une vie qui du « nous », le groupe, devient un « moi » ou un « nous » en couple. Le statut social de chacun change et les rôles qu'ils jouent également, reléguant le hooliganisme à celui d'expérience passagère qu'ils ne regrettent cependant pas, quels que soient les méfaits commis.

Un seul entretien dénote parmi les autres. T a quitté son groupe durant un temps mais n'a pas voulu expliquer concrètement les raisons de cet arrêt. Tout juste nous a-t-il déclaré :

La période était trouble... j'ai respecté mes engagements alors j'ai disparu pendant quelques temps pour faire autre chose... sinon je pense que j'aurais pas arrêté (T., 37 ans).

Revenir au hooliganisme

Les sept hooligans retenus dans le cadre de ce travail ont une double particularité : d'une part, avoir, à un moment donné, quitté le hooliganisme et y être revenu quelques

années plus tard et, d'autre part, continuer, aujourd'hui, leur activité de hooligan alors qu'ils ont entre 36 et 43 ans. L'analyse de contenu permet de dégager trois mobiles qui les ont conduits à réintégrer leur groupe d'origine : l'ennui, la rupture, la perte d'emploi.

L'ennui

Pour six d'entre eux, le retour à une vie « normale », qui peut s'apparenter à un changement de vie ou à une reconversion s'est avéré très difficile. Tous parlent de ce changement en évoquant deux phases distinctes. La première est la sortie du hooliganisme. Celle-ci est vécue quasiment comme un soulagement mais également comme une vie dont il faut se déshabituer. La seconde est le sentiment de vide qui s'installe progressivement car auparavant leur vie était rythmée par le football et le groupe : réunions au local, rendez-vous avec les amis, matchs à domicile, déplacements, frisson lié aux bagarres, etc.

Tu sais, au début finalement, cela ne me manquait pas car je faisais des trucs nouveaux avec des gens différents mais... petit à petit il me manquait ce petit quelque chose... je ne sais pas la routine quoi, les potes, les déplacements et même les bagarres (F., 38 ans).

Ça n'a pas été aussi facile que je croyais. Au début j'étais bien avec mon amie. On sortait. On passait des week-ends sympas, mais... quelque part c'est bête hein... mais... les autres me manquaient... l'ambiance me manquait... j'avais l'impression d'être mort quoi... d'avoir une vie sans... (D., 43 ans).

Les propos tenus ne sont guère différents des personnes engagées dans un processus de reconversion. Le hooliganisme constituait l'essentiel de leur vie. Ayant vécu des moments forts, tout devient banal. Toute bifurcation biographique est une *expérience de conversion de soi* (Negroni, 2005, 331) qui oblige l'individu à remettre en cause ce qui a fait le sel de sa vie et l'amène à rompre avec ce milieu social d'appartenance qui lui a permis d'exister jusqu'à présent. Ils font l'expérience de la vie ordinaire alors qu'ils avaient acquis un statut, une reconnaissance, un certain respect, ou inspiraient la crainte dans le milieu du hooliganisme. Tout devient fade. Alors que chaque déplacement était le théâtre d'aventures sans cesse renouvelées, le milieu professionnel ou leur vie de couple ne leur promet qu'une vie somme toute banale.

Pas facile de se dire « allez on est samedi on va faire les courses » quand le samedi t'allais « faire la course » contre les supporters adverses (H., 36 ans).

Quand t'arrêtes je sais pas... t'en as besoin... je pense... enfin je crois quelque part... mais au bout d'un moment c'est... tu sais comme l'expression « métro-boulot-dodo », tu fais toujours la même chose t'as rien qui te fait rêver quoi... rien... ta femme elle te dit « on va se promener ? » et toi tu dis oui mais en même temps tu penses à tout ce que t'as vécu avec les autres... c'est raide... (J., 43 ans).

L'importance du groupe et des autres revient dans tous les discours. La forte solidarité, créée et entretenue au sein des groupes déviants, qui forme le ciment du groupe et assure

sa pérennité est au fondement du manque. C'est cette forme particulière d'attachement qui inspire le plus de regrets. Tous parlent alors des moments intenses qu'ils ont vécus avec « les autres », de ce qu'ils ne seraient jamais arrivés à faire « sans les autres ». L'attachement au groupe et aux autres, mêlé au plaisir, à l'excitation du moment, au sentiment de fête et de partage, aux émotions suscitées par les affrontements ou plus simplement le souvenir des moments passés ensemble, instaurent un manque qu'ils cherchent à combler.

Au point de se demander, en détournant la question de Cusson, si ceux qui s'engagent dans le hooliganisme ont plus besoin d'action que les autres¹⁰. Il est très difficile de répondre à cette question et de savoir si ce sont les caractéristiques intrapersonnelles qui induisent leurs comportements ou le processus d'assimilation au sein du groupe hooligan. Bien qu'interrogés à ce sujet, aucune réponse n'apparaît clairement. Seule certitude, la violence leur a permis de se construire en tant qu'individu et en tant que groupe et a donné un sens à leur vie qui en était, selon eux, dénuée auparavant.

Mais ce qui est plus surprenant peut-être est leur inscription dans le présent. Jamais leurs projets ne sont pensés et réfléchis sur le long terme que ce soit au plan professionnel, ou familial. Ils n'opèrent aucune projection ne serait-ce dans un futur proche. En matière de hooliganisme non plus. Ce qui compte est de gagner aujourd'hui, de sortir vainqueur de l'affrontement, de rire avec les copains maintenant. Certains en parlent explicitement :

Sans les copains et les bagarres je m'ennuyais tous les jours. Quand ma copine me disait on pourrait... je sais pas... acheter une maison... pour moi c'était... c'était pas... moi en fait ce que j'aime c'est d'être avec les mecs là... profiter quoi (F., 38 ans).

Ce *carpe diem* est étonnant lorsque sont précisés les comportements concrets, réels, de ces supporters puisqu'en dehors des moments de combat, avec leurs suites éventuelles en termes de blessures, les comportements sont plutôt banals : se donner rendez-vous, préparer les banderoles, les repas, les boissons, etc. Mais la solidarité vécue entre ces supporters colore ces usages d'une aura toute particulière...

La rupture

La rupture avec leur conjoint a précédé le retour dans le groupe pour cinq d'entre eux. Certains jugent cette rupture comme inévitable soit parce qu'ils ne partageaient pas les mêmes valeurs, soit encore parce que la vie qu'ils menaient les ennuyait, soit enfin parce qu'ils étaient invivables.

J'ai vécu deux années comme ça avec elle... au début... bon je vais pas te dire que je ne pensais pas aux matches, c'est pas vrai mais c'était plus comme avant j'avais plus vraiment besoin... j'étais heureux et on faisait des trucs ensemble... et puis ça s'est effiloché petit à petit... et moins ça allait, plus je pensais au groupe quoi... elle était super... mais je crois qu'on avait pas les mêmes envies... elle, elle pensait travail, maison, enfant et moi tout ça c'était pas trop... quand elle me disait ça ça me parlait pas quoi (D., 43 ans).

¹⁰ La question posée était « Les délinquants ont-ils plus besoin d'action que d'autres? » (Cusson, 1981, 120).

Autant te dire que ça a été les pires années de ma vie c'est vrai! Alors ça incroyable! J'avais pas envie de mener une vie rangée. Enfin si, au début je croyais et puis après non... je m'emmerdais... j'avais toujours un prétexte pour pas faire ce qu'elle voulait (R., 39 ans).

Assez rapidement je crois elle s'est rendue compte que je ne pouvais pas vivre comme ça. Elle s'en est rendue compte parce que j'étais « vénère » quand il y avait match, j'étais même épouvantable (H., 36 ans).

Là encore, l'incapacité à se projeter, à imaginer un futur différent et à construire un avenir à long terme en dehors du groupe transparait dans les propos. « Être rangé des voitures » devient un *retro satanas*. La vie de couple perd de sa saveur... sans les relations aux autres supporters. Aucun ne formule de reproches à sa compagne mais tous refusent une vie de couple qui les empêche de poursuivre leur vie antérieure.

D'autres ont vécu douloureusement leur rupture. Le groupe est alors devenu un refuge vital. Il est une famille et la solidarité revendiquée s'applique à tous les compartiments de la vie.

Quand je suis revenu... je ne suis pas allé au stade... j'ai rencontré une fille et puis j'ai travaillé. [...] Quand je me suis fait larguer... remarque mérité... c'était mérité... je suis pas fait pour la vie de couple... rentrer de bonne heure... les courses... la famille... c'est bon pour la plupart des gens... mais bon je tenais vraiment à elle quand même... probablement que j'ai pas su... ça m'a fait un mal de chien... je me suis senti rejeté une fois de plus... je savais pas ou aller... Si les potes au local... y avait que sur eux que je pouvais... (T., 37 ans).

La perte d'emploi

Ce sentiment de pouvoir trouver « refuge », aide, compréhension dans le groupe, est partagé par ceux qui ont perdu leur emploi. Leurs propos oscillent entre déception et perte de repères. Entre besoin de partager leurs problèmes avec d'autres et de passer le temps, de profiter du temps libre, d'avoir du « bon temps » pour oublier les soucis actuels.

Quand je me suis retrouvé sans rien je me suis dit tout ça pour ça... Pourtant j'ai fait des efforts... tu peux pas imaginer mais du jour au lendemain t'es là, tu glandes, tu sais pas quoi faire... tu vois personne... déjà que je menais une vie qui me plaisait pas vraiment alors là... bon, les premiers à qui tu penses c'est ceux du groupe... tu reviens au local et là tu sens que t'aurais jamais dû partir (F., 38 ans).

Quand j'ai perdu mon boulot, au début ça m'est pas venu tout de suite et puis si... tu te dis et si j'allais les revoir... tu y vas et rien n'a changé... tu bois des coups, tu te marres... tu vis quoi (A., 42 ans).

Le retour dans le groupe sert autant à combler le vide créé par le chômage qu'à redonner un sens à leur vie. Mais avaient-ils réellement tiré un trait sur leur vie antérieure ? Avaient-

ils abandonné toute idée de revenir ? Rien n'est moins certain, le premier déclarant *petit à petit il me manquait ce petit quelque chose...*, tandis que le second avait abandonné le hooliganisme, suite à la peur qu'il avait ressentie lors du dernier affrontement et dont il n'avait pas osé parler aux autres.

Le retour dans le groupe est vécu comme une « seconde vie » comme quelque chose qui leur avait manqué. Tous parlent de l'accueil qui leur a été fait. Ils évoquent avec émotion le fait qu'ils aient été bien reçus par les anciens : *C'est ça le groupe tu peux compter sur les autres !* Le groupe avait pourtant changé, *il y avait des têtes que je ne connaissais pas*. Leur réintégration s'est déroulée sans problème, soit parce que dans le groupe *on avait toujours parlé de moi, on ne m'avait pas oublié*, soit parce que les anciens, toujours présents, ont rappelé aux nouveaux qui étaient ceux qui revenaient et ce qu'ils avaient apporté au groupe : *au début il y avait des jeunes qui me regardaient de travers. Ils ont vite été recadrés par les anciens qui leur ont dit le jour ou t'en auras fait autant que lui, tu pourras parler*.

Aujourd'hui six sur sept travaillent. Ils ne se considèrent plus vraiment comme des supporteurs « très violents ». *En fait j'ai changé je suis moins violent qu'avant ; on peut pas dire que je suis aussi violent non non, c'est différent je suis plus vieux*, sont autant d'arguments qui sont repris sous des formes diverses. Ils mènent une double vie qui les satisfait totalement au point de déclarer : *Je revis, aujourd'hui je revis*. Mais tous, sans exception reconnaissent être « moins téméraires » :

Avec l'âge comment te dire on a plus d'expérience. Tu montes pas sur les coups tor-dus. Tu sens si ça peut mal se passer ou pas. Et puis aujourd'hui les choses ont changé. Tu peux plus faire ce que tu veux dans les stades. Les palpations, les caméras, les flics... t'as intérêt à te méfier... Je dirais qu'il y a des trucs qu'on laisse faire aux plus jeunes et nous on intervient dans les moments plus... et puis on leur apprend le métier quoi... (D., 43 ans).

Alors même qu'ils honnissent la vie rangée, leurs comportements en tant que supporteurs sont pourtant moins violents en apparence. Ils font preuve d'une distance au rôle intéressante. Ils apparaissent comme des experts de la déviance en jouant avec les nouvelles contraintes extérieures, mais aussi avec les nouvelles contraintes qui leur sont propres en raison de leur âge, et plus largement de leur expérience de supporter et d'homme...

En guise de conclusion

Ce dernier extrait montre la manière dont se transmet et s'acquiert la culture de la violence par l'expérience mais également par imprégnation au contact des hooligans plus expérimentés.

Alors que ce travail ne porte que sur l'histoire de vie des hooligans avec une « carrière longue », le point commun de la plupart des 31 entretiens réalisés est la construction permanente et progressive des identités. Trouver sa place dans la société, exister aux yeux de son père, être reconnu et accepté, trouver une valorisation, organisent le fondement des

comportements violents. « Mieux vaut une identité monstrueuse que pas d'identité du tout » constitue le socle commun qui donne corps et sens aux actes violents. C'est dans la disqualification et l'exclusion sociale que prend forme ce désir d'existence et de reconnaissance. Ce constat doit interroger car le point commun des hooligans interviewés n'est pas davantage le milieu social d'origine que la pauvreté mais la question de la place déniée à l'individu dans sa famille, à l'école, ou dans la société.

La question de la rechute dans le hooliganisme fait resurgir ce besoin d'exister et d'être reconnu, telle une blessure jamais refermée. Elle pose également le problème de ceux qui ayant intégré des groupes déviants ou délinquants et qui ayant mené, durant un temps relativement long, une vie exaltante à leurs yeux, n'arrivent pas à se réinsérer et adopter un style de vie ordinaire. Dans le registre de la délinquance juvénile, Cusson avait noté que *les avantages et les inconvénients des deux branches de l'alternative sont les suivants. [...] Vivre une vie passionnante, mais dangereuse ou une vie ennuyeuse mais sans risque* (Cusson, 1981, 215). Le propos s'adapte parfaitement aux hooligans interrogés pour qui la violence et le groupe donnent un sens à leurs vies... malgré et grâce aux violences commises et partagées.

Dominique Bodin

UFR APS
Campus de la Harpe
Avenue Charles Tillon
CS 24414
35044 Rennes Cedex, France
dominique-bodin@club-internet.fr

Sophie Javerlhac

sophie.javerlhac@club-internet.fr sophie.javerlhac@hotmail.fr

Stéphane Héas

~~6, rue du général Chassereaux~~
~~35470 Bain de Bretagne, France~~
~~stephane.heas@uhb.fr~~ stephane.heas@uhb.fr

Bibliographie

- BECKER H.S., 1963, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, édition 1985.
- BECKER H.S., 1986, Biographie et mosaïque scientifique, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 105-110.
- BECKER H.S., 2006, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, coll. Champs.
- BERTAUX D., 1997, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, coll. 128.
- BODIN D., 2003, *Le hooliganisme*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- BODIN D., PARDO R., DURÁN J., JAVERLHIAC S., 2010, Football et contrôle social ? Regards croisés, franco-espagnol, d'une (dé)réglementation de la violence des foules sportives, *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, 11, 150-161.
- BODIN D., ROBÈNE L., HÉAS S., 2004, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe.
- BODIN D., ROBÈNE L., HÉAS S., 2005, Le hooliganisme entre genèse et modernité, *Vingtième siècle*, 85, 61-83.
- BODIN D., ROBÈNE L., HÉAS S., SEMPÉ G., 2010, Le football à l'épreuve du racisme et de l'extrémisme : un état des lieux en Europe, in MUCHIELLI L., CRETTEZ X. (dir.), *Les violences policières en Europe*, Paris, La Découverte, 195-212.

- BOURDIEU P., 1986, L'illusion biographique, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 69-72.
- BROMBERGER C., 1995, *Le match de football, ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- BROUSSARD P., 1990, *Génération supporter. Enquête sur les Ultras du football*, Paris, Robert Laffont.
- CLARCKE J., 1973, *Football Hooliganism and the Skinheads*, Birmingham, Center for Contemporary Cultural Study.
- CLARCKE J., 1978, Football and Working Class Fans, in INGHAM R. et al. (dir.), *Football hooliganism*, Londres, Inter-Action, 37-60.
- COLLINET S., 2010, Carrière de la personne atteinte de maladie chronique et éducation thérapeutique, *Revue Internationale de l'Éducation Thérapeutique du Patient, Therapeutic Patient Education*, 2, 2, 109-116.
- CUSSON M., 1981, *Délinquants pourquoi ?*, Québec, Bibliothèque québécoise.
- CUSSON M., 2005, *La délinquance, une vie choisie, entre plaisir et crime*, Montréal, Hurtubise HMH.
- DEMAZIÈRE D., DUBAR C., 1997, *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan, coll. Essais et Recherches.
- DUBET F., 1987, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- DURKHEIM É., 1895, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, coll. Quadrige, édition 1997.
- EHRENBERG A., 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Pluriel.
- FRÉTIGNÉ C., 1999, *Sociologie de l'exclusion*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales.
- GALLAND O., 1998, Les valeurs de la jeunesse, *Sciences humaines*, 79, 26-29.
- GIRARD R., 1972, *La violence et le sacré*, Paris, Pluriel.
- HARRINGTON J., 1968, *A Preliminary Report on Soccer Hooliganism to Mr Denis Howell*, Minister of sport, HMSO.
- HEINICH N., 1999, *L'épreuve de la grandeur*, Paris, La Découverte.
- JACCOUD C., BUSSET T., MALATESTA D., BUSSEY J.-P., 2008, *Le football à l'épreuve du racisme et de l'extrémisme*, Lausanne, Éditions Antipodes, coll. Existence et Sociétés.
- KAZEMIAN L., FARRINGTON D.P., 2012, Recherches sur les sorties de délinquance : quelques limites et questions non résolues, in MOHAMMED M. (dir.), *Les sorties de la délinquance. Théories, méthodes, enquêtes*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 61-86.
- LEBON G., 1895, *Psychologie des foules*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 5^e édition 1995.
- LE BRETON D., 2003, La douleur et la mort ou l'affrontement aux limites, in DURET P., BODIN D., (dir.), *Le sport en questions*, Paris, Chiron, coll. Sports études, 118-127.
- LE QUÉAU P., 2007, *20 ans de sociologie de l'art. Tomes 1 et 2*, Paris, L'harmattan, coll. Logiques sociales.
- MIGNON P., 1993, *La société du samedi: supporters, ultras et hooligans. Étude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*, Rapport dactylographié remis à l'Institut des Hautes Études de la Sécurité Intérieure.
- MOHAMMED M. (dir.), 2012a, *Les sorties de la délinquance. Théories, méthodes, enquêtes*, Paris, La Découverte, coll. Recherches.
- MOHAMMED M., 2012b, Schémas de sortie de bande : de l'usure de la rue à l'ouverture sociale, in MOHAMMED M. (dir.), *Les sorties de la délinquance. Théories, méthodes, enquêtes*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 182-209.
- MORIN E., 1984, *Sociologie*, Paris, Fayard, édition 1994.
- MOULIN R. (dir.), 1986, *Sociologie de l'art*, Paris, Éditions L'Harmattan, édition 1999.
- NEGRONI C., 2005, La reconversion professionnelle volontaire : une expérience de conversion de soi, *Carrière-ologie*, 10-2, 331-348.
- PAUGAM S., 1991, *La disqualification sociale*, Paris, PUF, coll. Quadrige, édition 2002.
- PAUGAM S., 1996, *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La découverte, coll. Textes à l'appui.
- ROUMESTAN N., 1998, *Les supporters de football*, Paris, Anthropos.
- SALAS A., 2003, *Diario de un skin. Un topo en el movimiento neonazi español*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, Coll. En primera persona.

SAMPSON R.J., LAUB J.H., 1993, *Crime in the Making. Pathways and Turnig Points through Life*, Londres, Harvard University Press.

SIMMEL G., 1908, *Secrets et sociétés secrètes*, Paris, Circé, coll. Poche, édition 1991.

SYKES G.M., MATZA D., 1957, Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency, *American sociological review*, 22, 664-670.

TRIVIZAS E., 1980, Offences and Offenders in Football Crowd Disorders, *British journal of criminology*, 20, 33-47.

TSOUKALA A., 1996, Vers une homogénéisation des stratégies policières en Europe?, *Les cahiers de la sécurité intérieure*, 26, 108-117.

VAN LIMBERGEN K., ARDANT P., CARCASSONNE G., PORTELLI H., 1992, Aspects socio-psychologiques de l'hooliganisme: une vision criminologique, *Pouvoirs*, 61, 177-130.

WEBER M., 1919, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, coll. 10-18, édition 1996.

WILLIAMS J., 1991, When Violence Overshadows the Spirit of Sporting Competition: Italian Football Fans and their Clubs, *Journal of community and applied social psychology*, 1, 23-28.

Summary

Hooliganism is often analyzed through the risk factors that influence the emergence of the violence or in terms of the construction of collective identities. None addressed the issue of deviant careers and long term significance of violent behavior in their diachronic dimension, focusing on three specific steps: integration, exit and return to the hooligan group. It is this perspective that this article focuses on seeking how to understand, from 7 life stories of 31 made: How interpret the different phases of a career hooligan ?

Zusammenfassung



Doit-on réaliser un résumé en allemand ???

Sumario

El hooliganismo se ha analizado a menudo a través de los factores de riesgo que condicionan su surgimiento o desde el punto de vista de la construcción de identidades colectivas. Sin embargo, ningun trabajo ha estudiado la cuestión de las carreras desviadas a largo plazo, ni el significado de los comportamientos violentos en su dimensión diacrónica, centrándose en tres etapas concretas: la integración, la salida y el regreso al grupo hooligan. Desde esta perspectiva, este artículo intenta dar respuesta a la pregunta ¿ cómo interpretar las diferentes fases de una carrera hooligan ? apoyándose en los datos de 7 historias de vida, de 31 realizadas.